

Les atrocités allemandes

Le Journal officiel a publié le rapport présenté au président du Conseil par la commission chargée de constater les actes commis par les Allemands en violation du droit des gens.

Le rapport déclare tout d'abord que ces actes sont en quelque sorte innombrables. Partout où a passé l'armée allemande, c'est le pillage et l'incendie systématiques, l'assassinat sans motif d'hommes et de femmes inoffensives, d'enfants, de jeunes filles ou de jeunes femmes auxquelles on a fait auparavant subir d'infâmes outrages.

Le récit débute par le martyre du curé de Sompuis, l'abbé Oudin, âgé de soixante-treize ans, enfermé dans une cave pendant un jour et une nuit, sans nourriture, avec sa domestique, Mlle Cote, âgée de soixante-sept ans, et les sieurs Mugeot, Arnould, Poignat et Cuchard. Nous avons déjà raconté cette douloureuse histoire, les privations de toute sorte, les insultes, les coups qui durent endurer les prisonniers, frappés à coups de talon, d'épérons et qui se termine par la mort du vénérable prêtre, jeté comme un chien sur une botte de paille et abandonné sans soins.

Viennent ensuite les assassinats de M. Bourgain à Changy, coupable d'avoir pris la fuite, et fusillé sur place; de M. Carré, à Merlaut, de M. Mathieu Coche, âgé de soixante-dix ans, attaché à queue d'un cheval et traîné jusqu'à ce qu'il succombe; de M. et Mme Lheureux, tués au Baizil pour avoir essayé de protéger leur filleule Jeanne contre la brutalité de trois Allemands, et de nombreux autres habitants de la contrée, coupables uniquement d'avoir voulu quitter leur village devant l'invasion ennemie.

Le village d'Eloze, arrondissement d'Épernay, a subi un pillage général auquel ont pris part des femmes qui accompagnaient les infirmiers de la Croix-Rouge allemande. Le 5 septembre, un soldat ennemi tira un coup de fusil et alluma une botte de paille à l'entrée d'une cave isolée où se tenaient quelques habitants. M. Constant

Thomas, âgé de cinquante-quatre ans, vint fuir l'asphyxie. On l'entendit crier en sursaut: "Né! ne me faites pas de mal; j'ai femme et enfants!" Malgré sa prière il fut presque aussitôt abattu d'un coup de fusil. Plusieurs autres habitants de la commune, presque tous des vieillards, furent tués dans des circonstances analogues.

A Beaumay, le cultivateur Aubert; à Courgivaux, le vacher Guy; à Possesse, le garde champêtre Baillet; à Lenharée, l'ancien maire Félix; à Champguyon, MM. Verdier, Louvet, Brochard furent assassinés à coups de fusil ou de baïonnette, pour le simple plaisir des soldats.

Le 8 septembre, à Maisons-en-Champagne, six officiers allemands s'étaient présentés chez Mme Delhivier, lui demandant un poulet et du macaroni. Elle se servit. Comme elle avait négligé de couper une des pattes du poulet, ils l'enfermèrent et la brutalisèrent de telle sorte, l'un d'eux lui dérasant la gorge avec sa botte, qu'elle fut malade dix mois.

Un avion allemand désemparé s'étant abattu sur le territoire de Jonquery, arrondissement de Reims, un officier allemand prétendit que c'étaient les habitants qui avaient tiré sur cet avion, fit fusiller deux habitants et fit incendier la salle d'école et dix-sept maisons du village sur trente-cinq.

Presque partout, d'ailleurs, l'incendie a été méthodiquement organisé. A Champguyon, quinze maisons ont été brûlées au pétrole. A Liesse, quarante-deux maisons ont été incendiées sur soixante-quatre et les soldats ont livré aux flammes les archives de la commune. A Auvy, une octogénaire, la veuve Godart-Salaire, a été brûlée vive dans l'église où elle s'était réfugiée. A Bignicourt, onze personnes ont péri dans une cave. A Marson, on a brûlé onze immeubles, bien que deux propriétaires, MM. Oudart et Folliet, eussent versé 3,000 francs pour la rançon du village. On leur remit un reçu signé Walraf et pendant qu'ils versaient l'argent, M. Folliet vit que les magasins de son fils étaient en flammes!

A Caure, le 6 septembre, un officier allemand fit brûler la mairie et six immeubles sur trois points différents, en disant froidement: "C'est la guerre." Le même jour, à Châtillon-sur-Morin, après un pillage général, vingt et une maisons sur trente-six étaient allumées avec des torches et l'on brûlait deux soldats français attardés dans le village. A Etrepay, à Goizard, dans dix autres endroits, l'incendie succéda aussi au pillage. A la ferme de la Verrière, le lieutenant Bloquet, du 3e zouaves, resté blessé, fut achevé par les Allemands.

Le département de Seine-et-Marne a subi les mêmes exès. A Jouarre, où l'ennemi est resté du 4 au 8 septembre 1914, les portes des habitations ont été brisées, les maisons et les caves dévalisées. On a détruit ce que l'on ne pouvait emporter. Le butin a été enlevé dans six automobiles portant les insignes de la Croix-Rouge.

A la ferme Saint-Eloi, à la Ferté-Gaucher, des femmes ont dû subir successivement les outrages de plusieurs soldats. Dans l'Aisne, nouvelle série d'assassinats, de pillages, d'incendies, commis froidement. A Chouy, le maréchal forgeron Edouard Leguery a été, sans motifs, odieusement martyrisé. On l'a traîné dans toute la commune attaché à la queue d'un cheval. D'autres habitants ont été assassinés à coups de crosse de fusil, sans autre raison que la fantaisie des envahisseurs.

C'est là une première série qui va être suivie d'autres, non moins étonnantes. — Quel temps, mon vieux! — Oui... ces pauvres Boches! Si loin de chez eux, comme ils doivent se mouiller.

LA SÉCURITÉ de tout home Est assurée et sauvegardée contre les rats et les souris, partout où "J-O" est en usage! II Tue ET LES CAFARDS AUSSI! Il ne COÛTE que quelques sous. Dites "J-O" et votre fournisseur saura! Le modèle pendant 40 ans. En vente par la Grande Pharmacie Félix.

HUMOUR BRUXELLOIS

Amusant entrefilet extrait d'un des derniers numéros de la "Libre Belgique":

"Certainement il y a des choses pour lesquelles les Allemands sont en avance. Ne parlons pas de leur absence de scrupules, du perfectionnement qu'ils apportent à éventrer les coffres-forts ou à incendier les villes avec la pastille Oswald, désormais célèbre. Ces perfectionnements là sont très contestables, mais il y en a d'autres qu'on ne peut leur dénier.

Tenez, nous avons des plaques pour les automobiles, des plaques pour les chiens, des plaques aux arrêts des trams, des plaques à tous les coins de rues.

Les Allemands les ont toutes et ils en ont encore beaucoup d'autres.

Ils ont des plaques sur tous les bâtiments qu'ils occupent et même sur ceux qu'ils n'occupent pas; ils ont mis des plaques le long de nos grand-routes et même dans les plus petits chemins, évidemment pour faciliter leur départ; ils ont des plaques sur leurs casques et ils en ont sur leur ventre, ils en ont partout.

Et comme cela ne suffisait pas, ils ont affublé leurs policiers d'une plaque

spéciale, attachée au cou avec une forte chaîne.

Cette plaque est magnifique, elle est arrondie et un peu bombée, comme celle qu'on met aux sujets exposés dans les concours de bétail gras et sur laquelle on indique l'espèce de bête qu'on a devant soi.

Comme leurs plaques ressemblent aux étiquettes des bouteilles de liqueur qu'on voit dans les distilleries, les Bruxellois, toujours zanzanzans, appellent les policiers des "Rhum-Cognac".

Ce qui est vraiment délicieux, ces malpropres qui ne se lavent et ne se trottent jamais, nettoient leur plaque. Elle est astiquée et frottée au tripoli, elle brille! Et avec cette plaque au cou, ils ont l'air ineffablement bête.

Parmi les engagements spéciaux qui ont lieu au bureau de recrutement de Roanne pour la durée de la guerre, se trouve celui d'un brave homme, M. Jean Péronnet, instituteur en retraite, qui va prendre du service comme secrétaire à la 13e section d'infirmiers militaires dans un hôpital de Vichy.

"M. Péronnet est né le 2 avril 1835. Cet engagé volontaire est donc âgé de quatre-vingts ans... bien sonnés.

Les officiers russes en France

Le Bulletin des Armées de la République:

De même qu'entre l'armée française et l'armée anglaise, la liaison est des plus étroites et que tout ce que l'une a pu trouver d'utile profite immédiatement à l'autre, de même par des communications constantes, par la présence d'officiers français au quartier général du tsar et d'officiers russes à notre grand quartier général, la coopération franco-russe se trouve établie.

Elle est complétée par l'envoi des missions qui visitent notre front, venant y étudier les améliorations dont leur propre armée pourrait bénéficier. La dernière de ces missions composée d'un colonel d'état-major, d'un colonel du génie, d'un capitaine d'infanterie et d'un capitaine d'artillerie, a passé un certain temps dans nos rangs pour comparer nos méthodes de combat avec celles en usage dans l'armée russe.

Une constatation qui semble avoir d'abord frappé les visiteurs, c'est celle de la densité de nos troupes. Un régiment tient ici un secteur dont la défense serait confiée en Russie à un bataillon seulement. Un second point de différence touche les munitions dont nous avons la possibilité d'être aussi prodigues que les Russes étaient jusqu'ici forcés d'être économes. Cela s'applique aussi bien aux munitions d'infanterie qu'aux munitions d'artillerie.

On se rend compte du rôle qu'a joué cette question des munitions et du matériel dans l'armée russe, que cette guerre a surprise en pleine réorganisation, quand on songe que nos Alliés n'ont pu encore armer qu'une partie seulement de leurs immenses réserves d'hommes. Les Allemands, dans leurs communications ont raillé les soldats russes "armés de bâtons." Cette affirmation est naturellement exacte et ironie si odieuse à nos ennemis qu'ils ont été obligés de reconnaître, après avoir parlé de "la méprisable petite armée anglaise," en reconnaissant aujourd'hui le mordant et qui n'ont réussi ni à percer, ni à tourner, ni à envelopper l'armée russe soi-disant "armée de bâtons."

Que sera-ce au jour prochain où les Russes seront enfin équipés et approvisionnés en proportion de leurs effectifs? Nos visiteurs ont donné à ce sujet des renseignements qui expliquent l'anxiété qui commence à percer en Allemagne sur les opérations du front oriental.

L'armée russe a souffert de dures privations et ses hommes n'ont point connu les adoucissements dont les nôtres ont bénéficié grâce au développement de notre industrie, à son ingéniosité, à sa rapide adaptation aux besoins de la guerre. Le soldat russe est cependant fort bien vêtu et peut-être même mieux chaussé que le nôtre. Notre casque en acier a paru aux visiteurs la plus pratique et la plus heureuse des innovations. L'organisation des tranchées, des abris, des cantonnements a été longuement étudiée.

En même temps que cette inspection se poursuivait, une autre mission russe s'occupait des questions d'aviation, tant en ce qui concerne les nouveaux appareils que les méthodes de liaison entre l'artillerie, l'infanterie et les avions.

En dehors même des résultats techniques obtenus par ces visites, elles ont un résultat moral qu'il ne faut pas négliger. Nos officiers et nos soldats ont éprouvé une vive satisfaction à entrer en rapports personnels avec les officiers de l'armée alliée, à entendre de leur bouche des paroles de confiance et d'enthousiasme, à apprendre que leurs camarades de là-bas avaient la même foi dans le succès final que malgré les privations, le manque de munitions, la retraite d'hier, ils n'avaient pas perdu.

vaient jamais été ébranlés dans leur décision d'aller jusqu'au bout.

Cela flattait nos hommes de montrer aux officiers alliés ce qu'ils avaient su faire et lorsque le colonel Krivenko, chef de la mission, leur disait en excellent français: "De la part du tsar et du gouvernement et de l'armée russe, je vous apporte le témoignage de notre admiration; nous lutterons jusqu'au bout comme vous et avec vous," ils criaient: "Vive la Russie! vive le tsar!"

Cette sensation de l'effort commun est bienfaisante à tous points de vue, elle redouble les énergies, c'est un des gages du succès final.

ATHENEE LOUISIANAIS. (Groupe de l'Alliance Française.) Concours de 1915-1916.

Programme. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

1915, 1915—Comparaison. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1916 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de 50 dollars en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1009 de la Banque Hibernia, Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel, LIONEL C. DUREL.

L. MONROSE ET FILS, Assurances en Général Feu, Tornado, Vie, Accidents. Bureaux 512-13-14 Basse Case

Représentant: Atlas Assurance Company, Ltd., de Londres; Commercial Union Assurance Company, de Londres; Commercial Union Fire Insurance Company, de New York; The Employer's Liability Assurance Corporation, Ltd., de Londres, Angleterre.



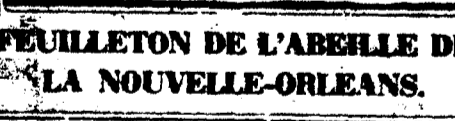
Descendez, madame, on vous demande au Téléphone

Descendre un escalier de vingt marches, puis remonter après s'être rendu au téléphone, ou se précipiter d'un téléphone à extension qui sera à portée de la main. Quel contraste!

Et l'extension ne coûterait que quelques sous par jour.

Moyen très facile de reléguer cette vieille histoire de descentes et de montées d'escaliers.

Avisez par téléphone votre division d'installations que vous cherchez le confort. On vous comprendra à l'instant.



FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Les Deux Petites

GRAND ROMAN PARISIEN Par HENRI KÉROUL

(Suite.)

D'un regard, elle fit signe à la nourrice de venir s'asseoir à sa place au chevet du lit, et sur la pointe des pieds gagna la cour. C'était effectivement M. de Quincy qui se trouvait là, l'air tout interdit. Elle courut à lui, et l'enlaçant dans ses bras: — "Toi! Toi! s'écria-t-elle éperdue. Que t'arrive-t-il, que de souffrir ainsi?" — "Quoi? Que veux-tu dire? Quelles douleurs?" — "C'est la cour, c'est la cour, tout à fait."

Non, pas maintenant quand je t'aurai conté... — Tu me caches la vérité, et je veux...

Il se dirigeait vers la porte. — Prends garde, il dort, recommanda-t-elle.

— Sois tranquille! Et doucement, il marcha sur la pointe des pieds.

Sur le seuil de la pièce, M. de Quincy s'arrêta, douloureusement impressionné par le petit masque blême, aux lèvres livides, aux paupières cernées, épouvanté par la vue de la canule, qui émergeait du cou mince et blanc de l'enfant.

En même temps, Benoîte, un doigt posé sur les lèvres, lui faisait signe de ne pas parler.

Une larme jaillit de la paupière du père qui, de la main, envoyait un baiser vers le petit dormeur et se retira lentement.

— Et maintenant, dit-il à Alice quand il se trouva dans la cour avec elle, parle, je t'écoute.

— "Malheur a failli nous frapper, ça t'a-t-elle en lui étret, tout les matins dans les sténnes."

— "C'est bien, ça t'a-t-elle en lui étret, tout les matins dans les sténnes."

— "C'est bien, ça t'a-t-elle en lui étret, tout les matins dans les sténnes."

dire ce qui s'était passé, à parler de son mari.

Par lâcheté, pour reculer de quelques instants la douloureuse confidence, elle demanda:

— Mais toi, par quel hasard, es-tu ici... ou du moins, par quel pressentiment?...

Il passa la main sur son front, avec un geste préoccupé.

— C'est juste... j'avais oublié ce qui m'amenait...

Il faut rentrer à Paris sans perdre de temps!

— Pourquoi? — Julien, viens-tu de m'affirmer, es-tu hors de danger; donc aucun inconvénient à ce que tu t'éloignes...

D'ailleurs, je reste, et tu peux compter sur moi pour veiller sur lui avec autant de sollicitude que toi-même.

Mais il se passe à Paris des événements qui nécessitent ta présence.

— Quoi donc? Tu me fais peur! — Ton mari est, au plus mal!... Elle se redressa effarée! — Malade!... lui! quand il y a deux jours à peine, il était plein de force et de santé!... — Hier soir, je suis allé rue de Lisbonne, où tu m'avais donné rendez-vous, tu t'en souviens, pour me rapporter des nouvelles de Julien. Ne te voyant pas, j'ai pris peur et me suis risqué à téléphoner chez toi, soi-disant comme un employé d'un grand magasin désireux d'avoir confirmation d'une commande... C'est la domestique qui m'a répondu que madame Marbeuf était pour plu-

sieurs jours chez une parente de province.

La communication a été coupée sur cette réponse énigmatique et inquiétante puisque je te savais, et que cette absence prolongée devait forcément être attribuée par moi à l'état de l'enfant...

J'ai cependant voulu croire à une erreur de la domestique, et, sous prétexte de demander les heures de consultations du docteur, je suis allé me renseigner chez le concierge...

Des les premiers mots, il m'a arrêté.

— Oh! les consultations du docteur Marbeuf, n'a-t-il répliqué, pour le moment, c'est bien inutile... car le docteur est au plus mal.

Et comme je demandais des détails, le concierge ajouta:

— Parait qu'hier, en opérant un enfant de la diphtérie, il a attrapé son mal... et il est quasiment mourant; alors...

Et s'arrêtant, frappé par l'expression douloureuse d'Alice:

— "Qu'as-tu? questionna-t-il... te voilà toute pâle... comme mourante..."

Dans la carrière des médecins, des accidents de cette sorte sont malheureusement à prévoir... Marbeuf ne serait pas le premier qui aurait contracté au chevet d'un malade les germes d'une maladie grave... Il se tut, n'osant prononcer le mot qui lui venait aux lèvres. Alors, d'une voix étranglée:

que tu ignores, toi, c'est que ce malade, c'est Julien.

— Julien!

Et vivement elle fit, toute haletante, le récit de ce qui s'était passé...

Atterré, il écoutait, en proie, lui aussi, à une angoisse croissante qui lui serrait le cœur comme dans un étou; mais, se ressaisissant.

— Pars, lui dit-il, ton devoir est là-bas...

Puis, lisant dans les prunelles de la pauvre femme le désarroi profond dans lequel elle se trouvait:

— Quoi qu'il advienne, je serai prêt à me soumettre à tout ce qui sera exigé, quelque cruel que ce puisse être, car jamais, tu le sais, tu ne me trouveras entre ton devoir et toi.

Elle se laissa aller aux bras qu'il lui tendait, et il la tint longtemps serrée contre lui, puis, lui échappant enfin, elle gagna l'habitation, entra dans la pièce où Julien continuait à dormir paisiblement, et se penchant, effleura de ses lèvres tremblantes le front de l'enfant.

— Je te le confie, dit-elle en partant, à M. de Quincy.

N'oublie pas qu'avec toi, c'est ce que j'ai de plus cher au monde...

— Cette nuit, le docteur m'a appelé près de son lit et a exigé que je lui donne de quoi écrire.

Malgré les instructions formelles des médecins, j'ai dû obéir.

Sa lettre finie, il me l'a remise, me faisant jurer de ne vous la donner que si vous insistiez pour le voir... avant que...

Il s'était arrêté.

— Mon Dieu, habitua-t-elle éperdue... est-ce qu'...

L'interne répondit par un geste vague à son interrogation, et la saluant, il entra dans la chambre du malade.

D'un doigt fiévreux, Alice décrocha l'enveloppe et, les yeux brouillés de larmes, parcourut les quatre pages couvertes de cette écriture qu'elle connaissait bien, un peu déformée cependant par la fièvre qui avait fait trembler le porte-plume aux doigts du moribond.

"Ma chère Alice, écrivait le docteur, je n'ai point d'illusions à me faire. Je suis un homme mort.

"Bientôt quarante-huit heures, le mal horrible aura accompli son œuvre; mais, sache bien que je quitte ce monde en te pardonnant.

"Quand une femme a souffert ce que tu as souffert l'autre jour, pour que dans son cœur, l'amour maternel finisse par triompher de tout autre sentiment, on lui doit une grande pitié... et une grande indulgence.

(A continuer.)



SEIBEL LAYMANN ET SYLVIA CHAUSLAE AU TULANE